

LE SEXUEL À L'HEURE DU CHOIX

JACQUES ANDRÉ

✎ Professeur à l'Université de Paris, psychanalyste APF, ancien Président de l'APF

« Lorsque l'enfant paraît deux questions inéluctables : Fille ou Garçon ? Comment s'appelle-t-il ou comment s'appelle-t-elle ? Question double dans sa forme, mais unique dans sa visée car de la réponse donnée dépend notre identité. ». Jusqu'à il y a très peu de temps, cette remarque de J-B Pontalis avait l'accent du bon sens et de l'évidence. Ce n'est plus tout à fait le cas. La nouvelle a été donnée par le *Toronto Star*, accompagnée d'un entretien avec le père de l'enfant. Un couple de Canadiens a fait parvenir à leurs amis un faire-part de naissance. L'enfant a été prénommé *Storm*, la suite est à la mesure de ce début de tempête. On se souvient de ces parents, à l'époque déjà lointaine où l'interrogation religieuse constituait encore un enjeu familial, qui décidaient de ne pas baptiser leur enfant afin de le laisser libre de sa croyance et d'un choix reporté à une heure où il pourrait enfin se décider en toute maturité. Les parents de *Storm* ont aussi leur bible, mais ce n'est plus la même : les *gender studies* sont leur nouveau testament, elles ne quittent plus leur table de chevet. À leurs amis, ils précisent dans le faire-part que si le sexe de l'enfant nouveau-né n'est pas mentionné, ce n'est pas un oubli, mais afin de laisser à celui-ci toute latitude d'opter le moment venu pour « l'orientation » de son choix !

Quelle sera la vie de *Storm*, nul ne le sait. Il est bien possible cependant qu'à être ainsi assigné en lieu et place du refoulé originaire, le sexe anatomique exerce paradoxalement sur sa vie une emprise, un destin, dont la *new gendered life* rêve pourtant de le débarrasser.

L'anecdote est caricaturale - encore que l'exemple des parents de *Storm* a été suivi par d'autres -, elle n'en est pas moins illustrative de l'idéologie qui accompagne le mouvement des *gender studies*. Le rêve est celui d'une libération sexuelle qui libère du sexe lui-même, plus

exactement de l'assignation à un sexe, et un seul. Entre le sexe et la liberté, le genre, entendu comme sexe social, est un médiateur indispensable. Le faire-part des parents de *Storm* n'est concevable que pour qui *croit* que le genre recouvre le sexe (anatomique) sans reste, au point de l'effacer. Le Destin n'est pas l'anatomie ! Toutes les précautions prises par Judith Butler contre un usage abusif de ses propositions : « il n'est pas possible de construire ou déconstruire le genre de façon volontariste »¹, toutes ces précautions n'y changent rien. La définition du genre en termes de « performativité » - « cette dimension du discours qui a la capacité de produire ce qu'il nomme » - ouvre sur un espoir politique : ce qu'un discours peut faire, un autre peut le défaire. L'inconscient, son déterminisme, n'est pas ignoré, mais parce qu'il est lui-même conçu comme langagier - la formule de Lacan, « l'inconscient est structuré comme un langage », tombe ici à pic -, il n'échappe pas au projet d'une « resignification ». D'une « resignification » ou d'une réécriture, les psychanalystes narrativistes, comme Roy Shafer, sont également sollicités.

L'œuvre de Judith Butler se déploie sous le signe d'une « puissance d'agir ». Les individus sont contraints « par un certain type de forces culturelles mais non déterminés par elles » ; « nous

sommes ouvert(e)s à l'improvisation, à la malléabilité et au changement. » Le paradigme de cette liberté est moins le *trans* que le *drag*. Le transsexuel est un esclave de l'identité, il maximalise paradoxalement la définition par le sexe anatomique, puisqu'il lui faut recourir à la réalité de la chirurgie pour rejoindre le sexe (psychique) qui est le sien. Quand le *drag*, le travesti, dénonce et révèle, à sa manière parodique, la nature imitative du genre ; « il détourne et retourne l'assignation normative ». Le sexe, résorbé dans le genre, est à la fois une histoire² et un théâtre, il est toujours possible de réécrire le récit ou la pièce.

La notion psychanalytique de bisexualité ne constitue-t-elle pas ici un allié tout trouvé ? « Je ne souscris pas à l'hypothèse freudienne d'une bisexualité », écrit pourtant Judith Butler. « Le problème que me posent les vues de Freud sur la bisexualité, c'est qu'il s'agit en fait d'hétérosexualité. La part féminine veut un objet masculin, et la part masculine un objet féminin. Splendide ! Nous avons là deux désirs hétérosexuels, et nous allons donner à cela le nom de bisexualité. Non, je ne peux pas accepter ça. » *Je ne peux pas accepter ça...* Le ton importe autant que les mots, via l'inacceptable l'inconscient (freudien cette fois) fait irruption sur la scène. L'enjeu est celui d'un désir homosexuel

La « puissance d'agir » de la *gendered life* rêve d'appliquer au genre le « tout est possible » qui régit les vies sexuelles démocratiques d'aujourd'hui. Pas seulement « tout faire » mais « tout être ».

Le sexe psychique a la réalité d'un sexe - qu'il coïncide ou non avec l'anatomie -, et non la « liberté » d'un genre.

qui ne devrait rien à personne (d'autre), d'une originalité de l'homosexualité indépendante de la différence des sexes, laquelle n'est dans le fond qu'une autre expression pour dire « hétérosexualité ». La *butch* n'est pas un garçon (psychique) qui aime les femmes, la « grande folle » n'est pas une fille (psychique) qui aime les hommes. S'il n'y a que deux sexes, il y a *n* genres : masculin, féminin, mais aussi gay, lesbien (« je ne suis pas une fille, je ne suis pas un garçon, je suis lesbienne », dit une patiente) ... Pour faire bonne mesure, ajoutons-y les deux genres *trans*, et pourquoi pas le genre neutre, celui que pourraient revendiquer les tenants du mouvement *no-sex*. Plus les genres sont nombreux, plus l'ouverture sur l'improvisation s'en trouve facilitée et avec elle l'espoir de transiter d'un genre à l'autre, synchroniquement ou au fil d'une vie.

Les analyses de Judith Butler, à l'instar des archéologies discursives de Foucault dont elles s'inspirent largement, démontent avec beaucoup de pertinence ce que le sexe et le genre doivent à l'assignation. Le fantasme des parents de Storm est qu'à ne rien dire rien ne serait fait, une façon de tirer toutes les conséquences de l'idéalisme langagier (le mot crée la chose) qui sous-tend les *gender studies*. Le mot « assignation » conjugue l'attribution et la répartition, celle de l'identité et des fonctions. D'une culture, d'une époque à l'autre, il est aisé de constater une variation qui anticipe sur la liberté aujourd'hui revendiquée : chez les Nuer du Soudan, la femme stérile est assimilée à un homme ; en qualité d'« oncle maternel » elle reçoit le « prix de la fiancée » payé pour le mariage de ses nièces, et elle s'en sert pour acheter une épouse qui lui donnera des enfants grâce aux services rémunérés d'un homme³. Pourquoi ce que les Nuer codifient et imposent, cela et bien d'autres trouvailles culturelles, ne serait-il pas pensable de le verser au compte d'une libre invention ? La « puissance d'agir » de la *gendered life* rêve d'appliquer au genre le « tout est possible » qui régit les vies sexuelles démocratiques d'aujourd'hui. Pas seulement « tout faire » mais « tout être ». En ce point, l'antagonisme avec la psychanalyse, décidément ringarde, devient maximum. L'idée d'un déterminisme par l'infantile,

d'un « choix d'objet » qui n'a rien de choisi, d'une bisexualité elle-même contrainte et qui ne sait pas compter au-delà de deux, d'un sexe psychique rien moins que libre, d'une homosexualité, quelle qu'en soit la forme, implacable conséquence d'une psychogenèse, d'une différence des sexes toujours opérante, *a fortiori* quand elle est déniée... tout cela, qui constitue l'expérience quotidienne et ordinaire du psychanalyste, ne peut qu'être *inacceptable* à qui rêve d'improviser le genre. Comment ne pas entendre, par exemple, dans l'horreur de la pénétration chez telle femme homosexuelle, l'omniprésence paradoxale du sexe *heteros* sur sa scène psychique ? Et l'inverse : tout homosexuel qu'il soit, le spectacle d'un jeune couple hétéro s'embrassant à pleine bouche dans la rue excite vivement Romain : il est la jeune fille qui ressent tout contre elle l'érection de son partenaire. Le sexe psychique a la réalité d'un sexe - qu'il coïncide ou non avec l'anatomie -, et non la « liberté » d'un genre.

Judith Butler navigue volontiers de conserve avec la psychanalyse ; Lacan, Laplanche, Bollas, Shafer sont ses références les plus fréquentes⁴. Mais avec une franchise qui confine parfois à la « naïveté », celle de l'infantile sinon de l'enfant, elle repère elle-même les lieux du divorce : la bisexualité déjà évoquée, la co-présence des deux sexes sur la scène psychique, leur solidarité conflictuelle, mais plus encore sans doute : « le polymorphisme originel de la sexualité ». De la part de qui prône « l'improvisation » la chose peut surprendre. Le sexuel polymorphe fait sexe de toute zone érogène, il développe une plasticité à côté de quoi la diversité des genres paraît bien pauvre. Certes, il ne reste pas polymorphe bien longtemps, et la plupart du temps, il se fige en une figure qui n'est pas toujours celle que la génitalité espère : à l'image du primat du sexe-bouche chez l'anorexique ou du sexe-anus chez l'obsessionnel. Mais le reproche que les *gender studies* font au sexuel polymorphe est sans doute d'un autre ordre, celui d'être politiquement incorrect. Il cultive la domination masculine ou la passivité féminine, et le contraire, la contradiction n'est pas son fort. L'amour du même sexe cohabite chez lui avec la haine qu'il lui voue. Loin de combattre la domination,

elle n'est jamais que l'un de ses plaisirs parmi d'autres, qu'il s'agisse de l'exercer ou de la subir. Le sexuel infantile est *sans fin*, il ne veut rien, hormis la satisfaction. Et encore... quelque chose en lui est contre la *pleine* satisfaction !

Pour « ringarde » qu'elle puisse être, cela ne signifie pas que la psychanalyse reste indifférente aux changements de l'époque. Les paroles sur le divan évoquant la vie sexuelle ne sont pas celles d'hier, ou pas seulement. Freud serait bien étonné d'entendre les analysants d'aujourd'hui, hommes ou femmes, évoquer leur masturbation sur le ton de la conversation. Qui songerait, comme Freud l'écrivait encore dans *Dora*, à qualifier la fellation d'« horrible perversion » ? Jusqu'à la sodomie elle-même, ravalée au rang des pratiques communes, qui a perdu son odeur de soufre. Les temps sexuels ont changé, les discours sur les divans aussi. Sauf que... la rémanence, l'insistance de quelques mots de toujours, comme fiasco, éjaculation précoce, frigidité ou vaginisme viennent sérieusement nuancer l'hédonisme de rigueur. La « libération sexuelle » a bouleversé le comportement et les pratiques des hommes et des femmes, elle a laissé intact le *conflit psychique* et sa cohorte de symptômes et d'inhibitions. La sexualité ne serait que pratique et technique, il suffirait d'apprendre par cœur le *Kâma Sûtra*. Mais elle est aussi, et d'abord, psychique. Et là tout se complique. La « libération sexuelle » est la confirmation paradoxale du constat psychanalytique qu'il n'y a pas de traitement social ou politique de la question sexuelle, en tout cas de la part toujours inacceptable de celle-ci. La liberté sociale est réjouissante, la liberté psychique est angoissante.

La psychanalyse soutient avec une tranquille prétention qui en agace plus d'un le caractère *atemporel* des processus inconscients. Ce qui ne signifie en aucune manière une indifférence à l'air du temps : l'inconscient procède vis-à-vis du contexte historique et culturel comme le rêve vis-à-vis du jour qui le précède, il y puise les matériaux à partir desquels il construit sa propre réalité, mais celle-ci n'est jamais à la simple image de ce que le monde propose. La psychanalyse navigue entre deux écueils, le premier d'élever l'Inconscient au niveau d'une transcendance ignorante des variations sociales ; le second de ramener la *réalité psychique* au simple enregistrement du monde environnant. D'un côté un universalisme abstrait qui se condamne à dénier les différences culturelles et les remaniements historiques ; de l'autre un empirisme éparpillé, devenu aveugle aux constantes.

Qu'en est-il de cette donnée particulière qu'est la domination masculine ? Qu'à travers l'histoire et la diversité des cultures, on n'ait jamais connu de société *matriarcale*, attribuant aux femmes le pouvoir politique, est un indice fort d'universalité. Cela n'ayant par ailleurs jamais empêché une répartition complexe des pouvoirs à l'intérieur d'un espace social donné : on peut très bien être un impitoyable dictateur militaire et se soumettre à sa matrone une fois franchi le seuil domestique. Le combat contemporain des sociétés démocratiques contemporaines pour la parité ou contre le harcèlement sexuel, loin de contredire la domination masculine, rend plutôt hommage à la résistance de l'adversaire. Rien ne permettant, qui plus est, de soutenir avec tranquillité que l'égalité homme-femme indiquerait le sens définitif de l'histoire.

Anthropologue, historien, sociologue, ont fourni pour cette domination diverses argumentations. Celle du psychanalyste est tirée d'une expérience singulière, toute généralisation doit rester prudente, il reste qu'il est certaines répétitions qui se font insistantes. La théorie-fantôme du primat du phallus n'a pas pris une ride, elle s'entend sur le divan aujourd'hui comme hier. Parce qu'elle est une théorie sexuelle infantile (il y a un seul sexe, on l'a ou on ne l'a pas) qui trouve dans l'angoisse de castration des hommes un renfort jamais absent, il n'y a aucune raison de la dire vraie ou fausse. Sa *réalité* psychique n'en est pas moins productive d'effets bien réels. Le phallus, faut-il le rappeler, est moins un sexe qu'un emblème, l'érection est le seul état qu'il connaisse, toute défaillance lui est inconnue. Son culte traverse les âges et les cultures, de la *domus* de Pompéi aux temples d'Angkor. On ne connaît aucun culte symétrique du vagin ; de l'utérus oui, mais c'est alors la fécondité de la mère qui est déifiée, et non la sexualité de la femme.

La liberté nouvellement conquise des femmes depuis quelques décennies, qu'il s'agisse de vie sexuelle ou de vie sociale, s'est-elle traduite par un gain symétrique du côté de hommes ? Rien n'est moins sûr. Pendant des siècles de culture occidentale, la sexualité masculine, sa virilité, s'est définie dans une double opposition : vis-à-vis de la féminité des femmes, dans une sorte de misogynie générique, vis-à-vis de la féminité des hommes, dans une haine de l'homosexualité, le « pire péché contre l'espèce » (Saint Thomas d'Acquin ; une haine que manque complètement le néologisme « homophobie »),

La psychanalyse soutient avec une tranquille prétention qui en agace plus d'un le caractère atemporel des processus inconscients. Ce qui ne signifie en aucune manière une indifférence à l'air du temps : l'inconscient procède vis-à-vis du contexte historique et culturel comme le rêve vis-à-vis du jour qui le précède.

homos-phobos, « peur du même »). L'enracinement inconscient de ces haines n'est que très relativement concerné par les changements de l'heure, il importe ici de distinguer les lieux psychiques et ne pas confondre la conscience politique et le « sans foi ni loi » de l'inconscient. On peut être un homme fervent défenseur des droits de la femme et ne pouvoir éjaculer que si la femme est à la fois en levrette et soumise aux classiques insultes. Le fantasme du rabaissement, repéré par Freud, s'entend aujourd'hui comme hier. On peut militer pour le mariage homosexuel et secrètement nourrir une haine exterminatrice du « pédé ». Tant que l'angoisse de castration restera l'angoisse prototypique des hommes, la « domination masculine » aura de beaux jours devant elle, quelle que soit la place relative que lui accorde le corps social.

NOTES

1. Cf. *Bodies That Matter. On the Discursive Limits of Sex*, Routledge, New York et Londres, 1993. Cf aussi *Trouble dans le genre* (1990), La Découverte, 2006 et *Humain, inhumain* (1994), Editions Amsterdam, 2005.
2. Cf. Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe* (1990), Gallimard, 1992.
3. Cf. C.Lévi-Strauss, *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, Seuil, 2011.
4. Cf. *Le récit de soi* (2005), PUF, 2007.

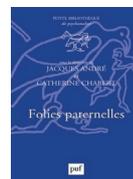
DU MÊME AUTEUR



La revanche des méduses
PUF, 2021,
176 p. / 16 €



Les 100 mots de la psychanalyse, Que sais-je ?
PUF, 2021,
128 p. / 9 €



Folies paternelles Avec C. Chabert Que sais-je ?
PUF, 2020,
160 p. / 14 €



L'inconscient est politiquement incorrect
Stock, 2018
240 p. / 18,50 €